

clairement contredit ses thèses. On peut en donner un exemple avec la (courte) réponse à Benny Arubas et Haim Goldfus : on ne peut s'abriter derrière le fait qu'on n'est ni archéologue, ni géologue pour soi-disant tenir la balance égale entre ceux qui adhèrent aux conclusions sur l'inachèvement de la rampe de Masada (et en tiennent compte) et ceux qui, contrairement à ce que semble dire Mason, reconnaissent aussi la validité de ces travaux mais ne peuvent se résoudre à en tenir compte. Ces quelques remarques ne doivent pas détourner, bien au contraire, d'un livre riche, dont chaque contribution apporte du neuf sur des questions de grand intérêt pour mieux comprendre cette « Guerre Judéenne », conflit majeur dans l'histoire du judaïsme même si pour quelques-uns, jadis ou maintenant, ce ne fut qu'une opération de police surdimensionnée.

Maurice SARTRE

Michael SOMMER (Ed.), *Inter duo Imperia. Palmyra between East and West*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020. 1 vol. relié, 167 p., 15 fig. n./b. (ORIENTS ET OCCIDENTS, 31). Prix : 40 €. ISBN 978-3-515-12774-5.

L'ouvrage dont il est question ici, issu d'un colloque tenu en 2018, a pour ambition de réévaluer la place de Palmyre entre l'Orient et l'Occident, en posant une nouvelle fois la question du caractère unique de la cité et de son évolution de la fin de l'époque hellénistique à l'époque de Zénobie. Un chapitre final, œuvre d'un journaliste, spécialiste du Proche-Orient contemporain, vise à replacer le site moderne – et la Syrie – dans leur contexte comme enjeu des rivalités des puissances régionales et mondiales (mais curieusement ni de l'Iran, ni des monarchies du Golfe). Malgré l'intérêt des différentes contributions, le problème majeur que pose l'ouvrage est le fait que, à quelques exceptions près, après plusieurs années d'arrêt des travaux de terrain, la production scientifique a beaucoup consisté en « re-assessment » de données publiées avant le conflit, sans pouvoir mobiliser de nouveaux documents. En effet, si la destruction des monuments de Palmyre en 2015 a marqué les esprits et entraîné une floraison d'ouvrages de tout type et de qualité variée, en ce qui concerne les ouvrages « scientifiques », le filon éditorial a surtout été l'occasion de dresser des bilans de la recherche. Les vraies nouveautés sont alors venues plutôt de la publication de travaux anciens (prospection de la Palmyrène, *AC* 87 [2018], p. 670-672 ; sanctuaire d'Allat, *AC* 89 [2020], p. 352-355) ou de catalogues d'une documentation parfois très dispersée (« Palmyra Portrait Project », e.g. *AC* 87 [2018], p. 667-669). Dans le programme du colloque à l'origine de l'ouvrage dont il est question ici, trois communications plus archéologiques trouvaient leur place. Mais deux d'entre elles, sur les fouilles italiennes, sur l'art palmyrénien, n'apparaissent pas dans la publication. Elles auraient pourtant apporté une certaine variété, car une grande partie de l'argumentation de plusieurs des auteurs repose sur la trentaine d'inscriptions caravanières, pour lesquelles la bibliographie devient somme toute un peu répétitive. On reprochera aussi une certaine hâte dans la préparation du manuscrit, avec un nombre élevé de coquilles et quelques incohérences (le même article de Chr. Robin cité deux fois de manière différente dans la bibliographie, l'absence des cartes et tableaux annoncés p. 66 et 70). Dans le premier article, qui sert d'introduction programmatique (et porte le titre du livre *inter duo imperia*, une citation du fameux passage de Pline sur Palmyre, *HN* V, 88), l'éditeur du volume,

M. Sommer revient une nouvelle fois sur l'identité des Palmyréniens et l'intégration de la cité dans l'empire romain, en reprenant la documentation. Il en conclut de manière attendue que la civilisation de Palmyre était hybride, empruntant des traits occidentaux pour les utiliser à sa manière : on a d'ailleurs l'impression que par rapport à ses premiers travaux, et par-delà l'utilisation de concepts comme hybridité, romanisation ou hellénisation, la position de l'auteur s'est rapprochée d'une opinion commune, qui est en fait une voie moyenne. En 2005, en opposition à M. Sartre qui faisait de Palmyre une « cité grecque », il expliquait plutôt que Palmyre était une ville de la frontière steppique, avec une façade grecque. C'est justement cette question de la « Greek city » qui est au cœur de la courte contribution de T. Kaizer, qui souhaite montrer que la Palmyre de l'époque romaine est à la fois un cas exceptionnel et une cité qui ressemble par certains aspects aux cités grecques ses voisines. On répètera ici après d'autres que la position de M. Sartre, telle qu'il l'avait exposée dès 1996 dans un article qui a fait date, s'appuyait sur une description factuelle des institutions telles qu'elles apparaissent dans les inscriptions officielles de la cité. Cela n'empêche évidemment pas que d'autres logiques, par exemple familiales ou claniques, aient aussi eu une importance primordiale dans le fonctionnement réel de la société palmyrénienne (d'où l'existence de grands notables, qui ne font pas état de fonctions civiques), pas plus que de nos jours le fonctionnement des institutions politiques d'une société donnée ne peut tout dire de la réalité de cette société ou de sa culture. Dans une seconde communication, M. Sommer revient sur les débuts du commerce de Palmyre en s'intéressant aux découvertes de la « ville hellénistique » (publiées en 2013 par A. Schmidt-Colinet, *AC* 83 [2014], p. 578-579). À l'époque hellénistique, les moments où le commerce entre Palmyre et la Mésopotamie semble le mieux attesté par la céramique sont justement ceux de tensions entre Parthes et Séleucides, quand les relations sont coupées entre Syrie et Mésopotamie, ce qui tendrait à prouver que ce sont des moments où la sphère d'influence arsacide s'étend jusqu'à l'oasis. Palmyre aurait joué le rôle d'une « gateway-city » profitant de sa localisation et des populations nomades pour prendre le contrôle du trafic. En d'autres termes, comme cela a souvent été écrit, Palmyre a mis à profit sa position (qui permettait un raccourci à travers la steppe syrienne) et ses contacts avec les populations environnantes, pour se développer. S'appuyant sur les travaux menés dans les années 2000 par la mission conjointe norvégienne-syrienne, mais aussi sur ceux des explorateurs de la région depuis A. Musil et bien sûr D. Schlumberger, J. Chr. Meyer montre que l'exploitation agricole raisonnée de la Palmyrène a permis son développement. Les témoignages anciens et modernes sur les cultures faites dans les fonds de wadi pour profiter de l'humidité résiduelle sont en particulier mis en avant, dans un contexte où populations nomades et sédentaires avaient des relations pacifiques. M. Cobb s'intéresse lui au versant égyptien du commerce de l'oasis pour s'interroger sur les raisons qui ont poussé les Palmyréniens à s'implanter entre Nil et mer Rouge et au-delà dans les réseaux qui conduisent en Inde par le sud de la Péninsule arabique. Comme plusieurs des autres contributeurs, il le fait sur le mode hypothétique, en raison du caractère extrêmement lacunaire des sources, et en l'absence d'un renouvellement de la documentation depuis les années 2000 au moins. Il reprend donc les différentes hypothèses sans conclure fermement, en rappelant que tout cela peut être vrai, mais conjectural. E. H. Seland centre sa contribution sur la figure du grand marchand (« merchant princes ») pour essayer de la définir plus

précisément, en voulant introduire dans la réflexion un part de dynamique et d'évolution, reprochant à l'historiographie du sujet de donner une image figée. Une nouvelle élite, dont la fortune reposait sur le commerce, serait apparue aux II^e et III^e s., concurrençant les élites traditionnelles appuyées sur un modèle tribal. Cette définition de l'élite est au centre également de l'article d'A.-C. Sander, qui souhaite montrer que les interprétations précédentes font peu de cas des concepts sous-jacents et en particulier que les activités militaires jouaient un rôle primordial dans la définition des élites (ce que personne ne conteste) et que celles-ci ne constituaient pas une « leisure-class of notables » (ce que personne n'a jamais avancé de manière aussi tranchée). Enfin, G. Müller envisage l'œuvre de l'historien Zosime, ce que ce dernier nous apprend sur Palmyre et ce que son traitement de Palmyre nous apprend sur ses méthodes. On en conclura que c'est vraisemblablement le propre des grands sites et des cultures complexes de donner lieu à de grands débats historiographiques, mais qu'il faudra sans doute attendre de nouvelles découvertes, sur le terrain ou dans les archives, pour pouvoir renouveler les questionnements sur des fondements plus assurés.

Jean-Baptiste YON

Maurice SARTRE, *Le Bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient, VI^e s. av. J.-C. – VI^e siècle ap. J.-C.* Paris, Tallandier, 2021. 1 vol. broché, 333 p., 8 pl. coul. hors-texte, 8 cartes. Prix : 21,90 €. ISBN 979-10-210-4683-2.

Le Bateau de Palmyre... cette belle accroche surprendra peut-être le lecteur qui associe l'oasis syrienne aux seules caravanes et ignore l'implication des marchands palmyréniens dans les réseaux commerciaux fluviaux de l'Euphrate et maritimes, dans le golfe Persique et au-delà... Il faut s'arrêter au sous-titre de ce petit volume pour en cerner le contenu : *Quand les mondes anciens se rencontraient, VI^e s. av. J.-C. – VI^e siècle ap. J.-C.* Maurice Sartre exploite ici les sources, écrites et archéologiques, qui témoignent de la connaissance – ou de la conscience de l'existence – de mondes étrangers, à l'échelle du monde antique, de l'époque archaïque à l'irruption de l'Islam. Il livre donc, sinon une synthèse impossible à écrire en l'état de la documentation, une vision d'ensemble de cette question en poussant l'enquête sur des régions aussi lointaines que l'Europe du Nord, de l'Islande aux plaines russes, l'Afrique, y compris méridionale, l'Arabie et le subcontinent indien, l'Asie centrale, les mondes chinois et sud-est asiatique, mondes vus depuis la Méditerranée, ou, réciproquement depuis ces autres régions, lorsque les sources le permettent. Ce vaste programme est traité dans l'esprit de ses *Histoires Grecques* (Paris, Seuil, 2006), en ouvrant la quinzaine de chapitres que compte ce livre par des citations de textes littéraires ou épigraphiques, généralement grecs ou latins, mais pas uniquement. Sont donc explorés un certain nombre de relais qui, bien au-delà du seul cas de Palmyre, d'Hérodote à Strabon, du *Périple de la mer Erythrée* à Ptolémée, de Fan Ye (*l'Histoire des Han postérieurs*) à Cosmas Indicopleustès permettent de rendre compte de connaissances mutuelles ; elles trouvent souvent leur origine dans des échanges, essentiellement commerciaux (mais aussi diplomatiques voire technologiques ou botaniques...) entre ces mondes, par l'entremise d'explorateurs, mais surtout par celle de navigateurs et de marchands. La structure est solide ; ainsi par exemple du premier chapitre consacré à l'exploration de l'Europe du